Document généré le 24 avr. 2024 05:56

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

En attendant le feu d'artifice

Yves Beauchemin

Volume 19, numéro 3 (111), mai–juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30806ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beauchemin, Y. (1977). En attendant le feu d'artifice. *Liberté, 19*(3), 18–22.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

yves beauchemin

en attendant le feu d'artifice

Je suis un conteur d'histoires. Rien de plus. Un instinctif, comme on dit. J'ai, bien sûr, mes opinions sur moi-même et les autres, mais j'éprouve peu d'attrait pour la dissection et le décorticage, surtout en littérature. Je me méfie. J'ai peur de perdre ma spontanéité, du moins ce que l'âge adulte m'en a laissé. Ce qui n'empêche pas la réalité extérieure de me passionner. Mais je la ressens plus que je ne l'analyse. J'ai mes goûts et mes dégoûts, souvent fort vifs ; et cependant, je les étaye mal dans une discussion. Devant certaines questions, je dois paraître comme un sauvage sorti de la brousse en train de contempler une montre qui fait tic tac.

Je lis. Entre autres, des auteurs québécois. J'aime ce que fait monsieur Untel ; ce que fait monsieur Autretel me tombe sur les nerfs. Je lis des auteurs québécois par plaisir, et aussi, je l'avoue, un peu par devoir. J'ai devant les yeux le paysage de la littérature québécoise, inscrit dans un paysage plus vaste qui l'enserre et l'anime, celui du Québec. Qu'est-ce que j'y vois ? D'immenses rayons de livres qui s'allongent un peu plus chaque année. Parmi ceux que j'ai lus, il y en a beaucoup que je ne souhaite pas relire. Mais j'ai mes *happy few,* pour utiliser une expression qui montre que je connais bien mon Stendhal. Je les garde précieusement dans mon musée intime. Un musée qui ressemble à un vieux salon, plein de fauteuils massifs et confortables, où il fait bon s'étirer, rire, enlever ses souliers, être soi-même. Ces quelques livres, je les aime à la puissance deux, car ils sont la concrétisation de mon amour de la littérature et de mon amour du Québec.

Et cependant, quand je me promène entre les rayons de la littérature québécoise, je deviens troublé. Je me sens coupable de ne pas aimer plus de livres, plus d'écrivains. Il est vrai que j'agis de même avec tous les pays. Je n'ai trouvé qu'un

Balzac en France, qu'un Hostovsky en Tchécoslovaquie, qu'un Dickens en Angleterre, qu'un Boulgakov en Russie. Il n'y a pas foule au Temple de la Gloire, comme dirait Voltaire.

Plus souvent qu'autrement, la littérature de mon pays me rend triste. Je me dis : — C'est que mon pays doit être triste. Je la trouve souvent terne, inachevée, égocentrique. Je me dis : — *On ne fait pas pousser des ananas sur l'asphalte.* Bien sûr, il y a eu ces fameuses élections de novembre. Je me dis : — Tout va changer. Mais je ne peux pas pousser sur le déroulement de l'Histoire. Comme citoyen, j'essaie d'agir. Mais comme écrivain, je suis forcé d'attendre. A moins de faire dans la littérature engagée ou didactique. Ma foi, je préfère le parchési. A mon humble avis, le pire sort qui puisse échoir à la littérature, c'est de se retrouver au service de la politique. Pensons à Gorki. Le roman-catéchisme me pue au nez, qu'il soit inspiré par les actionnaires de *General Motors,* la Société Saint-Jean-Baptiste ou par cet atrabilaire de génie qui a écrit le *Capital.* Pour moi, un écrivain, même dans la fiction la plus débridée, reste avant tout un contemplatif, la conscience de sa nation.

En général, les recherches formelles en écriture me laissent froid. Pour deux raisons. D'abord, mon tempérament ne m'y porte aucunement et ce peu d'attirance s'accommode merveilleusement avec les limites de mon talent (je préfère, naturellement, qu'on parle surtout de mon tempérament). Ensuite, à tort ou à raison, j'ai toujours associé la recherche formelle — j'entends cet effort conscient de l'écrivain pour « se faire une voix unique » — au jeu. Un jeu quelque peu cérébral et vain, où le lecteur ne trouve pas grand profit. Au risque de faire un peu notaire de campagne, je trouve que la recherche formelle — dans ce qu'elle a de gratuit et d'expérimental — est une invention de petits farceurs pour ne pas s'impliquer. Pour garder ses distances. Au risque de faire curé de campagne, je trouve qu'un écrivain « doit être sérieux ». Cela n'a rien à voir avec la présence ou l'absence d'humour et de fantaisie dans une oeuvre. Cela regarde plutôt la sincérité. Romantique incurable, je ne conçois pas d'autre façon d'écrire que de mettre ses tripes sur la table. A chacun sa façon de le faire. Certains y vont à grands coups

de couteaux ; d'autres, plus ingénieux, se sont aménagés une fermeture-éclair ventrale qui leur permet d'effectuer l'opération en souriant. Mais les tripes doivent aller sur la table. On pourrait écrire plusieurs wagons de livres sur le sujet, je le sais ; néanmoins, je prétends modestement que la forme ne procède pas d'un effort de la volonté ou de l'intelligence, mais du tempérament. On ne se fabrique pas une voix. On la trouve. Et souvent, une fois trouvée, on l'endure. Stendhal, en juillet 1831, relit *le Rouge et le noir,* paru l'année précédente. Il en trouve le style abrupt, heurté, dur, saccadé. En somme, il se reproche d'être Stendhal, alors que la nervosité de son écriture fait nos délices depuis près de cent cinquante ans. On ne choisit pas son tempérament. Le labeur acharné d'un écrivain ne doit pas viser à se travestir, mais à repérer cette « voix unique » en lui et à la parachever. Le problème de la forme ou des structures, pris en tant que tel, me paraît bien secondaire.

Aussi j'observe d'un oeil quelque peu sceptique tout un courant de la jeune et de la moins jeune littérature québécoise. Est-ce que je dois citer des noms ? Seuls deux ou trois écrivains, sauvés malgré eux par la force de leur tempérament, ont pu s'adonner presque impunément à ce petit jeu stérile. Tous ces gens qui cherchent péniblement à fabriquer des assiettes en forme de table ou des tables en forme d'assiette (je n'ai pas encore bien saisi) m'apparaissent comme des petits farceurs occupés davantage à se pavaner qu'à communiquer avec le lecteur. Je le sais, toute une littérature édifiante d'origine jéciste a laissé dans un bien triste état ce pauvre vieux verbe plein de bonne volonté : communiquer. Que le diable emporte la mode ! Malgré son air un peu benêt, c'est le pauvre vieux verbe qui a raison : le lecteur avant tout, à condition, bien sûr, que l'écrivain ne se mette pas à faire les trottoirs.

De toutes façons, le public ne s'est pas laissé berner longtemps par les petits farceurs. La perte de vitesse du roman ne vient-elle pas d'un excès de recherches formelles ? Le lecteur, qui est un homme simple, dit à l'écrivain : — J'aime, quand tu me parles de ta soeur, que tu me parles de ta soeur. Évidemment, une attitude aussi ouverte peut pousser l'écri-

vain sur bien des écueils : Guy des Cars, la poudre à canon réinventée, une allergie contre la nouveauté, etc. N'oublions pas que les contemporains de Beethoven trouvaient des fausses notes dans la Cinquième. Mais en littérature les écueils nous guettent partout ! La seule façon de s'assurer de tous les éviter est de remplir sa plume d'eau pure.

Victor-Lévy Beaulieu — ce diable d'homme au talent parfois si crispant — a pondu au lendemain des élections un article remarquable dans *le Devoir* sur la littérature québécoise[1]. Il faut lire ce texte, bourré d'intuitions étonnantes, emporté par un lyrisme sobre et sincère, à mille lieues du cabotinage programmé qui risque de devenir sa marque de commerce. L'interaction du littéraire et du politique y est décrite avec beaucoup de clarté, au prix (peut-être) de certaines simplifications dont nous parlerons tout à l'heure. Beaulieu affirme que l'état d'inachèvement politique dans lequel croupit le Québec a rendu la fiction épique impossible.

> *Il ne peut y avoir de fiction épique lorsqu'on est en état [collectif] de flottement (...)* L'Enéide *n'est possible qu'une fois le Latinium fondé (...) Puisque c'est l'événement qui est mythique, c'est-à-dire l'histoire, et non pas l'individu (...) toute fiction épique (...) ne peut procéder que du triomphe ...*

Voilà pourquoi, continue-t-il, la critique a toujours considéré que nos meilleurs romans étaient des romans psychologiques (et pessimistes), comme si l'écrivain, obsédé par ses hantises de mort et de mutilation, qui traduisent notre asservissement collectif, était incapable de s'intégrer dans la lutte de libération qui se livre au Québec et vient de porter le Parti Québécois au pouvoir.

A mon avis, cette analyse, si intéressante soit-elle, demande quelques bémols. Un courant épique circule dans notre littérature, mais c'est un courant souterrain. Nous le sentons dans plusieurs oeuvres. Celles d'écrivains aussi différents qu'Yves Thériault, Roch Carrier, Jacques Benoit. Projection extravertie de l'inspiration, grossissement des person-

(1) *L'écrivain québécois après la victoire péquiste,* « Le Devoir », 27 novembre 1976, page 32.

nages et de la réalité, simplicité narrative, voilà autant d'éléments proprement épiques qu'on retrouve chez ces messieurs et chez d'autres. Je prétends même... faire partie du groupe ! Calmez vos craintes. Je ne suis pas en train d'élever mon propre monument. D'avoir de la graine épique n'est pas une qualité en soi, mais une caractéristique. Que les élucubrations d'Yves Beauchemin soient portées aux nues ou aboutissent à quelque Solde-O-Livres importe peu. Ce qui compte ici, ce sont les intentions, non les résultats.

Ce courant souterrain s'explique par l'ambivalence du peuple québécois. Nous vivons aux frontières de la Mort. Nous aspirons à la Liberté tout en craignant ses risques. L'écrivain ne fait que traduire cet état d'âme collectif. Il lance ses cris de révolte en catimini. Il est épique entre les lignes. Mais il l'est, tout de même. C'est que notre asservissement ne nous a pas encore pénétrés jusqu'au fond des tripes. Voilà le côté positif de notre situation. Le côté négatif transparaît dans l'embourbement de notre jeune littérature, décrit par François Ricard. L'échec de la Révolution tranquille, puis celui du terrorisme a bloqué la marche de notre pays comme un banc de sable arrête un bateau. Bien sûr, la production littéraire a continué d'augmenter. Mais il s'agit d'une sorte de croissance végétative, d'une fausse vitalité. Les livres s'accumulent, mais leur contenu fout le camp. Nous avons plus d'écrivains : c'est surtout à cause des progrès de la scolarisation et d'un début de politique d'encouragement gouvernemental qui faisait cruellement défaut sous le règne du grand Maurice. On a glissé un crayon dans la main de chaque écrivain, mais ce pays enlisé dans la médiocrité ne les inspire pas.

Je vais faire une prédiction facile. Si le projet indépendantiste se concrétise d'une façon satisfaisante et que notre tournage-en-rond s'arrête enfin, cette littérature, tournée aujourd'hui plus que jamais au-dedans d'elle-même, insouciante plus que jamais du lecteur, qui d'ailleurs le lui rend bien, éclatera en un feu d'artifice inoubliable, où ce fameux courant épique nous en fera voir de toutes les couleurs.

Décembre 1976